

# Elina Duni, tout au bout du chant

**MUSIQUE** Avec le guitariste anglais Rob Luft, la chanteuse genevoise a créé le noyau d'un album impeccable, de mélancolie glorieuse

ARNAUD ROBERT

Dans l'appartement avec vue sur le cimetière de sa mère écrivaine, on rencontre Elina Duni parfaitement dépitée, souriante mais dépitée – il y a des pigeons noirs qui menacent la terrasse. On évite de parler trop de la «colère» qu'elle ressent, de cet accablement sans cesse reconstruit, celui d'une femme faite pour la scène qui en est soudain privée. Il y a quelques mois, pendant le répit, on l'avait vue au festival Label Suisse, dans le chœur inversé de l'église Saint-François à Lausanne. Tout le monde portait un masque, on croyait qu'on allait s'en sortir vite. Elina, plongée dans une robe qui ressemblait à celle des mariées orientales, regardait son guitariste, son homme, Rob Luft, comme quelqu'un qu'elle rencontrait pour la première fois.

## Troisième prix

Il y a quelque chose chez cette fille de Tirana partie jeune vers Genève, chez cette enfant de la malle, le sentiment de n'être tout à fait à la maison que dans cet espace circonscrit, illuminé et métaphysique qu'on appelle une scène. Elle se souvient d'ailleurs avec une grande précision de la première fois où elle y est allée.

«J'avais 5 ans. Nous vivions en Albanie, on m'avait inscrite à ma demande à un concours. Avant d'entrer sur scène, je dis à ma mère que je ressens une légère douleur dans la poitrine. Je ne savais pas que c'était le trac. Dès que je suis entrée sur scène, cela a été tout naturel. Et j'ai ponctué ma chanson d'une petite révérence improvisée.»

## Deux langues en une

Elle n'obtient pas le premier prix – le Parti communiste avait sélectionné les lauréats avant même la compétition – mais on crée pour elle un troisième prix parce que le public l'exige; elle est déçue, mais elle sait qu'elle ne veut plus vivre que cela. Depuis lors, dans ses différentes formations, avec son quartette mais aussi dans ses solos vertigineux, Elina Duni n'est jamais tout à fait elle-même que dans ces silences qui précèdent et prolongent un chant.

A Lausanne, en octobre, elle saisissait des morceaux du nouvel album qu'elle publie avec Rob Luft, mais aussi certains de leurs hymnes communs, dont *Couleur café*. Une pluie tropicale, la pulsation réduite à un déhanché, la liberté d'un duo d'acrobates qui tente les plus périlleuses figures parce qu'ils savent qu'ils seront rattrapés au vol.



**«Je ne me sens totalement vivante et utile que sur scène»**

Elle a rencontré Rob Luft dans les coulisses d'un concours de musique, à Montreux – il était d'une virtuosité presque tzigane, il y avait en lui Jim Hall et Rocky Gresset, des dentelles de notes dont chacune semblait purement vouée à l'expression. Ils ont commencé à souffler ensemble des stan-

dards imparables, sur des fils haut perchés. Entre Rob l'Anglais et Elina l'Albanaise, deux langues se mêlent pour n'en faire qu'une. Il faut voir cela, les dix cerveaux parallèles qui semblent présider à la guitare de Rob, cette façon de raconter plusieurs histoires et de n'en perdre aucune; cette façon qui semble répondre à la densité du souffle chez Elina, rien ne se perd, tout est mesuré, une demi-volute à chez elle le poids d'un monde dérivant.

L'idée du titre lui est venue alors qu'elle nageait dans la mer, près du village de son père, en Albanie. Elle a soudain pensé à ces navires perdus, à ces embarcations dont on ne voit en général que les épaves, aux âmes des noyés, à ceux qui sont partis pour se perdre dans cette bleuté. «C'est une étincelle d'où naît l'envie de musique. Je ne crois pas au ton moralisateur, je voulais mettre un peu de lumière dans cette obscurité.» Le morceau *Lost Ships* à les ailes affûtées de certains chefs-d'œuvre de Joni Mitchell.

## Connivence

Elina et Rob ont ajouté le pianiste Fred Thomas et le bugliste Matthieu Michel à leur duo. Il ne faut pas chercher loin pour saisir leur connivence. Ce sont

des instrumentistes dont les blessures accouchent de feux. Les répertoires traversés, celui des crooners italo-américains (*I'm A Fool To Want You*, Sinatra), celui des crooners franco-arméniens (*Hier encore*, Aznavour), les ritournelles de l'Est, toutes ces choses aux antipodes ouvrent sur des nostalgies de temps qui n'auront pas été vécus. L'incroyable beauté de ce disque procède de sa quête d'espace et de mémoire.

On ne rattrape pas les concerts qui n'ont pas été donnés. Ils ont bien essayé avec Rob Luft de partager des chansons sur internet – quelques instants dont il faut bien concéder qu'ils étaient profonds, mais ces succédanés sont amers: «Je ne me sens totalement vivante et utile que sur scène. Après le premier confinement, nous avons donné ces quelques concerts qui nous en ont redonné le goût. L'appétit des spectateurs était démultiplié.»

Dans l'attente d'un retour, on peut écouter le disque entier, en particulier ce morceau d'une parfaite mélancolie, *Empty Street*: «Je me sens comme une rue vide.» De cette voix qui réconcilie avec la tempête. ■

Elina Duni, Rob Luft, Fred Thomas et Matthieu Michel, «Lost Ships» (ECM).

## «Il est nécessaire de se penser au sens large»

**ART** Après cinq ans d'acquisitions, la Fondation Gandur pour l'art lève le voile sur sa collection d'art contemporain africain et de la diaspora. Les explications de sa conservatrice

NICOLAS GARAIT

Constituée depuis 2015 par Jean Claude Gandur, la collection Art contemporain africain et de la diaspora, qui compte désormais plus de 200 œuvres, vient aujourd'hui rejoindre les collections de la Fondation Gandur pour l'art déjà consacrées aux beaux-arts, à l'ethnologie, aux arts décoratifs et à l'archéologie. Rencontre avec Olivia Fahmy, conservatrice chargée de ce nouveau chapitre dans l'histoire de l'institution genevoise.



OLIVIA FAHMY  
CONSERVATRICE  
DE LA FONDATION  
GANDUR

**«La question du déplacement migratoire se ressent dans beaucoup d'œuvres. Certains artistes de la diaspora ont un double regard, une double compréhension»**

Comment décrire-vous cette collection d'art consacrée à l'Afrique et à sa diaspora? Par Afrique contemporaine, on entend une définition du continent la plus ouverte possible, de l'Afrique du

Sud au Maghreb. Les pays du nord de l'Afrique sont parfois exclus des collections d'art contemporain africain, ce qui n'est pas le cas ici. En outre, on parle non seulement d'artistes qui vivent et travaillent sur le continent africain, mais aussi d'artistes européens, américains et caribéens issus de la diaspora. Cette question du déplacement migratoire se ressent dans beaucoup d'œuvres. Certains artistes de la diaspora ont un double regard, une double compréhension qui leur permet de créer des liens particulièrement intéressants pour exprimer des mouvements et des dynamiques historiques importants. La collection s'est constituée petit à petit, œuvre après œuvre, par affinités et par choix esthétiques, avec un brassage d'artistes très jeunes nés dans les années 1980-1990 et de figures établies croisées régulièrement sur la scène internationale de l'art, ce qui crée des écarts d'une grande richesse.

Quelles sont les grandes orientations de cette collection? On retrouve des œuvres figuratives – peintures, sculptures, œuvres textiles, photographies – dans lesquelles le prisme postcolonial est très présent. Les sujets d'ordre social ou politique passent également par la mode, l'histoire des matériaux et leur récupération pour raconter l'histoire du continent et ses répercussions sur la période actuelle. Concernant les questions raciales entendues comme construction sociale, qui ont évidemment une place très importante chez beaucoup d'artistes dont on collectionne les œuvres, il y a cette phrase de l'écrivain américain James Baldwin, d'ailleurs prononcée en Suisse, à Loèche-les-Bains, en 1962: «Par l'idée même que le Blanc se fait du Noir, le Noir est en mesure de savoir qui est le Blanc.» Même si l'attention de la collection se porte plus précisément sur les affects, réels ou rêvés, qui découlent de l'époque coloniale,

il y a un véritable effet miroir qui s'installe et qui met au jour la nécessité qu'à chacun de se penser au sens large. De penser son rapport au monde, son rapport à soi, son rapport aux autres.

Une œuvre en particulier vous semble synthétiser les lignes de force de cette collection? J'en citerai deux. La première, c'est *The Throne of the Owner of the Stars* (2017), de Gonçalo Mabunda. Constituée à partir d'armes récupérées lors du désarmement au

## INTERVIEW

Mozambique pour former un trône et donc symboliser le pouvoir avec la violence des matériaux ayant servi à l'accession au pouvoir. Et puis *Pure Ali II* (1999), de Godfried Donkor, né au Ghana en 1964 et qui a émigré en Grande-Bretagne avec sa famille à l'âge de 8 ans. Derrière la figure du boxeur Mohamed Ali qui, en tant que figure populaire du XXe siècle, incarne la suite de ce phénomène de marchandisation. Donkor pose ici une immense question: est-on vraiment sorti de cette dynamique? De la société coloniale à la société de consommation contemporaine, n'est-on pas en train de rejouer une histoire dont les fondements sont pourtant bien connus? Il me semble que ce retournement du regard est l'une des choses les plus intéressantes que peuvent opérer les œuvres d'art sur leur public. ■

La collection Art contemporain africain et de la diaspora est consultable en ligne sur le site de la Fondation Gandur pour l'art.

Godfried Donkor, «Pure Ali II», 1999, 49 x 35 cm, collage de papier journal et de photocopies, crayon de couleur et crayon graphite sur papier japonais. (GODFRIED DONKOR/FONDATION GANDUR POUR L'ART/PHOTO LUCAS OLIVET)

